

ne doivent pas être ici à leur place. La sainte Vierge du conte gallot a aussi usurpé le rôle d'une fée bienfaisante, dont elle porte du reste la guquette. Nous ne ferons pas d'autres réflexions, elles naîtront d'elles-mêmes, dans l'esprit du lecteur, par la comparaison avec le conte gallot de la version que nous en avons recueillie en Basse-Bretagne et que voici, ésumée et réduite aux deux tiers environ, pour la forme.

LES TROIS FRÈRES MÉTAMORPHOSÉS EN CORBEAUX ET LEUR SŒUR.

Un vieux seigneur avait trois fils, déjà jeunes hommes, quand il lui naquit un quatrième enfant, une fille. Il manifesta l'intention de donner tout son bien à sa fille, et les trois garçons durent quitter le manoir paternel et aller chercher fortune ailleurs. L'aîné, nommé François, en embrassant sa sœur, avant de partir, la marqua au front, afin de pouvoir la reconnaître plus tard, s'il la revoyait un jour. Les trois frères voyagent à l'aventure et arrivent à un vieux château abandonné, au milieu d'un grand bois. Ils entrent et n'y trouvent nul être vivant. Dans une vaste salle à manger, un excellent repas est servi. Après avoir attendu un peu, ne voyant venir personne, ils se mettent à table et mangent. Des mains invisibles les servent. Les deux cadets, Charles et Jean, ont peur et veulent s'en aller : mais leur frère aîné, François, les rassure et ils restent. Le repas terminé, trois mains invisibles prennent trois flambeaux et, précédant les trois frères, les conduisent chacun à une belle chambre à coucher, où ils trouvent d'excellents lits de plume. La nuit se passe sans accident. Le lendemain matin, ils se retrouvent dans la salle à manger et déjeunent, toujours servis par des mains invisibles et sans voir aucun être vivant. Et ainsi pendant trois jours. En visitant le château, ils trouvèrent des fusils, dans une chambre remplie d'armes de toute sorte, et convinrent que deux d'entre eux iraient tous les jours à la chasse dans le bois, pendant que le troisième resterait au château. Ce fut le plus jeune, Jean, qui dut y rester le premier jour. Les deux autres lui recommandèrent de sonner une cloche qui était au-dessus de la porte de la cour, à midi, pour les avertir de l'heure du dîner. A peine les deux aînés eurent-ils franchi le seuil, que Jean vit venir à lui un géant horrible, sorti il ne savait d'où, et qui le lança si violemment contre le mur de la cuisine qu'il s'y aplatit comme une pomme cuite. Les deux autres, n'entendant pas sonner la cloche, et jugeant que l'heure du dîner devait être passée, revinrent au château, chargés de gibier, et furent étonnés de ne pas revoir leur jeune frère. Ils se mirent aussitôt à sa

recherche par tout le château. François le retrouva, dans le triste état que nous avons dit. En allant de chambre en chambre, il avait remarqué quelque part une fiole sur laquelle était écrit ce mot : *Eau-de-vie*. Il l'emporta, en répandit quelques gouttes sur le corps de Jean, qui revint aussitôt à la vie, et se releva sain et sauf en disant : « Que j'ai bien dormi ! » Il ne se souvenait de rien de ce qui lui était arrivé. Charles, qui cherchait aussi son frère par le château, pendant que François le rappelait à la vie, n'avait rien vu de ce qui s'était passé. Le lendemain, ce fut son tour de rester à la maison. Il lui arriva absolument comme à Jean, la veille. Il fut aussi tué par le géant et ressuscité par François, par le moyen de l'eau-de-vie.

Le troisième jour, ce fut le tour de François. Il vit le géant descendre par la cheminée, et, avec une grosse barre de fer, qu'il avait trouvée dans un coin de la cour, il lui asséna de toutes ses forces un coup sur la tête et le fit tomber dans un énorme chaudron rempli d'eau bouillante, qui était sur le feu, mit le couvercle dessus et raviva le feu dessous. A midi, il sonna la cloche, et les deux chasseurs revinrent. François leur fit voir le géant cuit dans la marmite, et alors seulement ils se rappelèrent ce qui leur était arrivé les jours précédents. A eux trois ils traînèrent le corps du monstre hors du château et le jetèrent dans les douves en pâture aux bêtes fauves. Mais, pour le lendemain matin, il n'était plus là, sans qu'ils sussent ce qu'il était devenu, et ils ne s'en inquiétèrent pas davantage. Ils se crurent dès lors les maîtres dans le château et continuèrent le même train de vie, un d'eux restant chaque jour à la maison, pendant que les deux autres chassaient, car ils ne trouvaient plus leur table servie par des mains invisibles, comme les premiers jours.

Laissons-les, pour un moment, et retournons au manoir du vieux seigneur leur père, pour voir ce qui s'y passait.

Leur sœur, nommée Marie, était devenue une belle jeune fille. Comme elle était douce et charitable, tout le monde l'aimait dans le pays. Son père avait défendu à sa mère et à tous les gens de sa maison de lui apprendre qu'elle avait des frères et de faire jamais aucune allusion à ceux-ci en sa présence. Mais elle l'apprit pourtant par les indiscretions des pauvres à qui elle faisait l'aumône. A partir de ce moment, Marie devint triste et rêveuse et finit par tomber malade. Aucun médecin ne connaissait rien à sa maladie. Son père lui dit de former un vœu, de lui adresser une demande, et il la lui accorderait, quelle qu'elle pût être. Elle demanda d'abord une robe couleur des étoiles, puis une autre couleur de la lune, et le vieux seigneur vida son trésor et fit des folies pour les lui procurer. Mais rien ne la contentait ni ne lui rendait la santé.

La nuit, elle quitta secrètement la maison de son père, pour aller à la recherche de ses frères. Après beaucoup de peine et de mal, elle finit par arriver au château qu'ils habitaient. C'était Jean, le plus jeune, qui était de garde et faisait la cuisine, le jour de son arrivée. Il ne la reconnut pas d'abord, ne l'ayant jamais vue; mais, aux réponses qu'elle fit à quelques questions qu'il lui adressa, il vit bientôt que c'était sa sœur. Comme François avait gardé du ressentiment contre elle, parce qu'elle était la cause qu'il lui avait fallu, à lui et à ses frères, quitter la maison paternelle, Jean craignait qu'il ne la reçût pas bien, et il lui conseilla de se cacher dans un cabinet d'où elle entendrait leur conversation pendant le repas; ce qu'elle fit. Jean mit la conversation sur le château de leur père et sur leur sœur. — Je voudrais bien la voir, dit-il. — Et moi aussi, dit Charles. — Et moi aussi, dit François, bien qu'elle nous ait fait beaucoup de mal, car, après tout, elle n'a pas voulu ce qui est arrivé, la pauvre enfant, et elle le déplore sans doute, si elle sait qu'elle a des frères malheureux à cause d'elle. — Rassuré par ces paroles, Jean entra dans le cabinet et en revint aussitôt tenant la jeune fille par la main, et la lui présentant aux deux autres: « La voici, notre sœur, qui a bien souffert en apprenant notre sort et bien souffert pour nous retrouver. » François la reconnut, à la marque qu'il lui avait faite au front en quittant le manoir paternel, et ils se jetèrent dans les bras les uns des autres et se réjouirent de joie.

Ils restèrent tous les quatre dans le château, puisque rien ne venait troubler plus les y inquiéter, et désormais les trois frères allaient ensemble à la messe, pendant que leur sœur restait seule à la maison pour faire le ménage et leur préparer à manger. François lui recommanda par-dessus tout de ne jamais laisser le feu s'éteindre au foyer, ou il leur arriverait malheur.

Un jour, Marie laissa le feu s'éteindre, et elle alla en chercher chez une petite vieille femme qui habitait une misérable hutte, dans le bois, non loin du château. Elle aperçut là, avec frayeur, un géant qui se chauffait près du feu et qui paraissait malade. C'était le fils de la vieille, celui que François croyait avoir tué pour toujours. Le monstre dit à la jeune fille: « C'est ton frère aîné qui m'a mis dans cet état. Mais il n'en est pas fini avec moi. Pour que je guérisse complètement, il me faut sucer un doigt de chrétien, pendant trois mois, et j'irai tous les jours au château sucer ton petit doigt, quand tu seras seule. Mais n'en dis rien à tes frères, ou malheur à toi. »

Marie s'en retourna, tout effrayée de ce qu'elle avait vu et entendu, et n'en parla pas à ses frères. Tous les jours, le géant venait sucer son

petit doigt, qu'elle lui passait par un trou de la porte. Dès ce moment, elle devint triste, pensive, et elle maigrissait à vue d'œil. Ses frères l'interrogeaient souvent à ce sujet, mais elle garda longtemps le silence. Enfin, elle leur avoua tout. Le lendemain, François resta au château avec sa sœur, pendant que les deux autres allaient chasser dans le bois, selon leur habitude. Le géant vint, à son heure ordinaire, et demanda le doigt de la jeune fille. Celle-ci lui dit de passer sa tête par le trou de la porte, que François avait agrandi. Il le fit sans défiance, et aussitôt François, embusqué derrière la porte, lui déchargea sur la nuque un grand coup de cognée, et la tête roula sur l'aire de la cuisine. Puis il hacha le corps en menus morceaux et les dispersa de tous côtés, pour les empêcher de se rejoindre. Marie retrouva alors la paix et la santé. Cependant, quelque temps après, par une froide journée d'hiver, elle vit entrer dans sa cuisine une vieille femme dont tous les membres tremblaient et les dents claquaient de froid. Elle l'invita à s'approcher du feu et à se chauffer. La vieille, à l'insu de la jeune fille, jeta dans le bouillon, qui cuisait sur le feu, une poudre de sa façon, puis elle s'en alla. Les trois frères rentrèrent peu après, et se mirent à table. Mais, à la première cuillerée qu'ils mangèrent de leur soupe, ils se trouvèrent métamorphosés en corbeaux et s'envolèrent par la fenêtre en faisant : *coac ! coac !...* Cependant, ayant de partir, un des corbeaux (c'était le frère aîné) dit à Marie : « A présent, sœur chérie, il te faudra ne jamais prononcer d'autre parole que *oui*, quoi qu'il arrive, et cela pendant un an et un jour ; autrement, nous resterons toujours corbeaux. »

Marie, désolée, se remit alors en route pour retourner à son pays, ne répondant que *oui* à toutes les questions qu'on lui adressait, de sorte qu'on la prenait pour une pauvre idiote. En passant à Paris, elle alla frapper à la porte du palais du roi. Le roi la fit venir en sa présence, l'interrogea, eut pitié d'elle et donna l'ordre de la garder au palais et de la bien traiter. La reine en fit sa seconde fille de chambre. Mais la première camériste devint bientôt jalouse d'elle et complota sa perte avec la cuisinière. Elles tuèrent le chien favori de la reine, puis le jeune prince, enfant de trois ou quatre ans seulement et l'héritier du trône, et accusèrent Marie de tout. Celle-ci fut interrogée, et comme elle répondait *oui* à la question si elle avait commis le crime, elle fut jetée en prison, pour être pendue le lendemain.

Le lendemain, comme elle montait à l'échelle du gibet, la corde au cou, trois corbeaux s'abattirent aux pieds du roi et de la reine, qui assistaient au supplice, assis sur une estrade, et se changèrent aussitôt en trois beaux jeunes hommes dont un cria au bourreau : « Holà ! ne

« Ne faites pas de mal à cette jeune fille ! » Au même moment, Marie recouvra la parole, car l'an et le jour venaient de s'accomplir sans qu'elle eût prononcé d'autre mot que *oui*, et elle expliqua tout au roi et à la reine. La femme de chambre et la cuisinière, qui avaient fait périr le petit chien de la reine ainsi que le jeune prince, furent jetées dans une fournaise ardente. La reine mourut de douleur d'avoir perdu son fils unique, et le roi épousa Marie. Les trois frères épousèrent aussi des filles des personnes les plus notables du royaume, et il y eut, pendant tout un mois, de belles fêtes et des festins magnifiques.

Nous ne pouvons résister à la tentation de reproduire encore intégralement la jolie légende qui porte le titre de « La petite fille dans un puits, » et par laquelle se termine le livre très intéressant de M. Sébillot.

« Il y avait une fois une petite fille qui s'appelait Oudelette. Elle demeurait dans un puits, et tous les jours elle faisait sa prière.

Un jour elle vit le bon Dieu et lui dit :

— Bonjour, Seigneur.

— Bonjour, Oudelette, répondit le Seigneur ; comment te portes-tu ?

— Bien, Seigneur ; et vous ?

— Te plais-tu dans ce puits, Oudelette ?

— Oui, Seigneur, mais...

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais une jolie petite maison, je serais encore plus contente.

— Eh bien, sois bonne petite fille, répondit le Seigneur, et tu en auras une.

Le soir arriva : Oudelette se coucha dans son puits, comme à l'ordinaire. Le lendemain, quand elle s'éveilla, elle se vit dans une belle chambre, et son logis était entouré d'un joli jardin, où il y avait des poules et un beau coq qui faisait : *cocorico* !

Elle fit sa prière, elle vit encore le Seigneur, et lui dit :

— Bonjour, Seigneur.

— Bonjour, Oudelette, comment te portes-tu ?

— Bien, Seigneur, et vous ?

— Es-tu bien contente de ce que je t'ai donné, Oudelette ?

— Oui, Seigneur, mais...

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais une petite vache qui donnerait du lait et du beurre, je serais encore plus contente.

— Eh bien, sois bonne petite fille, et tu en auras une.

Le lendemain, quand Oudelette se réveilla, elle regarda par la fenêtre

et vit une belle vache rouge et blanche. Elle était si contente, qu'elle en sautait de joie, et elle se mit encore à dire sa prière. Alors le Seigneur parut et elle lui dit :

— Bonjour, Seigneur.

— Bonjour, Oudelette, comment te portes-tu ?

— Bien, Seigneur, et vous ?

— Es-tu bien contente de ce que je t'ai donné, Oudelette ?

— Oui, Seigneur, mais...

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais un habit couleur de ma vache, je serais encore plus contente.

— Sois bonne petite fille, Oudelette, et tu en auras un.

Le lendemain, quand elle se réveilla, elle vit auprès de son lit un habit couleur de sa vache. Ce jour-là était le dimanche, et Oudelette devint orgueilleuse et se dit en elle-même :

— Quand on va me voir à la messe, ainsi vêtue, tout le monde va dire : « C'est Oudelette qui est belle ! »

Elle était bien joyeuse et elle se mit à dire sa prière, et le Seigneur se montra encore.

— Bonjour, Seigneur, dit Oudelette.

— Bonjour, Oudelette, comment te portes-tu ?

— Bien, Seigneur, et vous ?

— Es-tu contente de ce que je t'ai donné, Oudelette ?

— Oui, Seigneur, mais...

— Mais quoi, Oudelette ?

— Si j'avais un joli petit mari, je serais encore plus contente.

— Sois bonne petite fille, et tu en auras un.

Au milieu de la nuit, Oudelette entendit frapper à sa porte. Elle prit son bel habit et alla ouvrir, ne sachant trop ce qu'elle allait voir. Ce qu'elle vit... elle vit le maire de la commune, et un jeune homme avec lui qui venait la demander en mariage.

Elle était si contente, qu'elle ne put point faire sa prière.

Le lendemain matin, quand elle se réveilla, elle se trouva dans son puits : sa maison, son jardin, sa vache, ses habits et son petit mari, tout cela s'était évanoui comme un rêve ! »

Nous n'avons pas encore trouvé cette légende en Basse-Bretagne. Mais le thème se rencontre dans le recueil des frères Grimm, sous le titre de *La femme du pêcheur*, et M. Edelestand du Ménil l'a également recueilli en Normandie, associé à la légende du bonhomme *Misère* et avec un dénouement tragique. Dans ces deux versions, en effet, inter-

ient un élément qui manque ici, ou qui du moins est sensiblement atténué, l'insatiable cupidité de la femme du pauvre homme, qui cause la catastrophe finale et le malheur des deux époux. C'est plus vrai, peut-être, mais la « Petite fille dans le puits » de la version du pays gallot nous paraît plus intéressante. L'histoire du « Pêcheur » des « Mille et une Nuits » pourrait bien être le prototype de toutes les versions connues de ce thème.

La somme des contes populaires connus aujourd'hui est considérable. Nous en avons à peu près de tous les pays, de toutes les latitudes et de toutes les civilisations. La France elle-même, et surtout la Bretagne, a fourni son ample contingent à la masse des matériaux dont nous disposons actuellement, grâce à MM. Jean Bladé, Emmanuel Cosquin, Loys Brueyre, Henri Carnoy, Charles Deulin, Nérée Quépat, Eugène Rolland, Cerquand, docteur Fouquet, Corentin Tranois, G. Milin, Paul Sébillot et quelques autres. Les recherches sont poursuivies avec plus d'ardeur et de méthode que jamais, et nous savons que d'importantes publications sont encore à la veille de paraître sur la matière. Le moment nous semble venu pour la critique de synthétiser ces documents et de se prononcer sur certains points capitaux, comme par exemple celui de la provenance et de la diffusion des contes populaires, et la valeur réelle du système mythique et météorologique, qui est bien séduisant, et par lequel tout s'explique facilement, trop facilement peut-être pour qu'on y ait une entière confiance. Après avoir joui d'une grande vogue, grâce à quelques noms dont l'autorité est considérable, ce système semble aujourd'hui perdre du terrain devant un mode d'interprétation qui fait une large part à l'évhémérisme. Nous croyons qu'il y a une part de vérité dans les deux systèmes, et le rôle de la critique est aujourd'hui d'essayer de déterminer cette part pour chacun d'eux.

Quoi qu'il arrive, M. Sébillot aura fourni une part très respectable d'excellents documents pour aider à cette solution, et nous ne pouvons que souhaiter vivement de voir son exemple et sa méthode suivis dans toutes nos provinces, sinon dans tous nos départements, ce qui serait préférable.

F.-M. LUZEL.
